reprinted from
Prof. M. Shafi' Presentation Volume
Lahore 1955, pp. 87-107

Defense de la Culture Islamique Pendant la Domination Anglaise de l'Inde

By
Dr. Muhammad Hamidullah

DEFENSE DE LA CULTURE ISLAMIQUE PENDANT LA DOMINATION ANGLAISE DE L'INDE

C'est avec beaucoup d'hésitation que j'ai accepté de vous parler aujourd'hui d'un sujet délicat. Tout d'abord, il n'est pas possible d'isoler un aspect de la vie d'un pays, et de traiter de la vie culturelle en la séparant par exemple du développement politique du pays, national aussi bien qu'international. De plus, il s'agit ici d'un immense pays, presque aussi vaste que l'Europe : s'il neige en hiver au Cachmir, le Cap Comorin n'est pas loin de l'équateur. Enfin c'est un sujet dont je ne me suis jamais occupé auparavant, et les sources de documentation nécessaires nous manquent, même dans les magnifiques bibliothèques dont on dispose à Paris.

L'Islam en Inde.

L'entrée de l'Islam dans le continent en deçà des Himalayas ne date pas des temps modernes. Les rapports commerciaux de ce pays avec l'Arabie se rattachent même à l'époque pré-islamique. Ne nous étonnons donc point si, d'après al-Balâdhurîy, ce sont les commandants navals du Calife 'Umar I, qui se sont rendus les premiers dans les ports occidentaux de la régions entre Bombay et Karachi. Ces premières tentatives ne furent pas sans lendemain, et depuis, dans l'espace de plus de treize siècles, nous y avons connu beaucoup d'évènements, glorieux ou malheureux.

La propagation de l'Islam dans l'Inde est due, dans la plupart des cas, aux efforts privés des soufis et des confréries d'ordre spirituel, et cela, malgré les obstacles suscités par les rois musulmans pour des raisons politiques. Pour ne citer qu'un seul exemple : D'après le capitaine anglais Hamilton, du 17e

siècle, la ville de Thatta, près de Karachi, bien que pourvue de 400 écoles musulmanes, avait à cette époque une population musulmane comptant à peine 10% des habitants. Il s'agit là de l'époque islamique. Lors du départ des anglais en 1947, c'était une ville presque entièrement islamisées.

L'histoire de l'Inde ne démontre pas que l'arrivée des Européens dans un pays oriental détruit la puissance indigène. Albuquerque a conduit les navires portugais en l'an 1498 à Calicut puis à Goa, et ce n'est que 21 ans plus tard que Bâbur a commencé son incursion dans le même pays, venant de l'Afghânistân. Bâbur et ses descendants réussirent à occuper toute l'étendue de l'Inde, et y régnèrent pendant plus de trois siècles, avant de céder place aux Britanniques. S'il y avait des luttes entre les Portugais, les Danois, les Hollandais, les Français, les Allemands et les Anglais, pour s'emparer du sous-contient, il n'y en avait pas moins entre les prétendants indigènes au trône de Delhi.

Défense de l'Islam.

Les besoins de la défense de la culture islamique, sur une grande échelle, se firent sentir à l'époque de l'empereur Akbar, contemporain d'Henri IV., car cet empereur illettré de la dynastie mogole tentait, par tous les immenses moyens réunis dans ses mains d'autocrate, de fonder une nouvelle religion pour unifier ses sujets, Musulmans, Hindous, Zoroastriens et autres, qui se comptaient par centaines de millions. Il y avait l'adoration du soleil, le dogme de la métempsycose, la croyance que le sanglier est une incarnation de Dieu, et on y permettait l'acoolisme, les jeux de hasards, etc. Cette "diné ilâhi" (religion divine), comme l'empereur avait la fantaisie de l'appeler, fit beaucoup de dégâts dans la jeunesse musulmane, à cause du patronnage du grand seigneur, qui était considéré comme un roi musulman. L'Islam indien de cette époque a produit un grand esprit en la personne de Chaikh Ahmad, mieux connu sous son sobriquet de *Mujaddid-Alf-Thânì*, (Rénovateur du deuxième millénaire de l'Islam);

érudit des sciences islamiques, en même temps qu'ascète donné à la vie spirituelle, il avait réussi non seulement à protéger l'Islam chez les Musulmans du pays, mais aussi à léguer des traditions de lutte spirituelle, qui ont subsisté jusqu'á nos jours dans le pays. Son activité continua, avec un succès toujours croissant sous le règne de l'empereur Jahângir, et il n'y a pas de doute que l'orthodoxie des empereurs Châhjahân et Awrangzîb est due surtout au movement réformateur déclenché par Chaikh Ahmad Mujaddid. Si l'histoire de sa lutte nous a été conservée dans les trois volume de la collections de ses lettres, sa confrérie spirituelle de Mujaddidiyah contrôle encore une partie considérable des Musulmans non seulement du Bhârat et du Pâkistân mais aussi d'Afghânistân, sans parler de plusieurs autres pays de l'Islam. Il faut rappeler que Chaikh Ahmad Mujaddid était un soufi de l'ordre des Naqchbandiyah, et un disciple de Bâqî-billâh, un immigré dans l'Inde venant de Samarqand. Il est aussi à rappeler que c'était l'époque où Sir Thomas Roe a été envoyé par l'Angleterre à la cour mogol ainsi que d'autres missions européennes, religieueses, politiques et éconimiques.

La paix relative et l'oppulence sous les successeurs de l'empereur Awrangzîb commençaient à amollir les dirigeants du pays, et par leur intermédiaire le peuple entier. Les empereurs ne protégeaient pas les nouvelles hérésies, mais ils ne se souciaient pas non plus de les combattre. Il y avait partout une négligence croissante dans l'observance des pratiques religieuses. C'est l'époque du grand réformateur 'Abdalwahhâb de Najd, mais c'est aussi l'époque où Nâdir Chah de l'Iran se lance sur l'Inde et peut aisément piller jusqu'à la capitale de Delhi. Les ressources de l'empire mogol étaient énormes, mais l'administration centrale souffrait de la négligence du souverain, des intrigues et de l'indiscipline des hauts functionnaires, civils et militaires. Les défaites de l'armée impériale devant la poignée des envahisseurs iraniens sous Nâdir Chah eurent des conséquences grave et

lointaines pour l'Etat. Nâdir se retira du pays, mais non sans vider la trésorerie impériale et sans ébranler l'autorité centrale dans les régions éloignées de cet immense empire. Au lieu de se mettre au travail de reconstruction, la population métropolitaine se livra à toutes les frivolités, ridiculisant par exemple dans les théatres la vie des occupants iraniens, avant mêm que les derniers contingents eussent franchi la banlieue de Delhi. On pouvait donc s'attendre à de nouvelles invasion d'au dela des frontiéres, ce qui se produisit plusieurs fois sous l'Afghân Ahmad Chah Abdâli. De même les troubles intérieurs : on vit les rébellions des Sikhs dans le Panjab, et des Marathes dans le Sud. On dut aussi reconnâitre l'autonomie des provinces avec des gouverneurs héréditaires. Le Bengal dans l'Est, l'Oudh dans le centre, et le Deccan dans le Sud devinrent indépendants.

Domination anglaise.

A peine une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis l'invasion déastreuse de Nâdir Chah, lorsque la petite garnison de l'établissement commercial des Anglais dans l'Inde de l'Est, remporte, sur le champ de bataille de Plassy, en l'an 1757, une retentissante victoire sur les forces du gouverneur héréditaire du Bengal. Il est inutile de s'attarder à démontrer la trahision de la part de quelques commandants indigènes, car cela n'affecte point les conséquences. Les Anglais étaient maintenant en fait les maîtres de la riche province du Bengal, et bientôt l'empereur mogol devait le reconnaître formellement. Par euphémisme, on employa le mot de "divânî" ou administration au contract, pour dire que la Compagnie anglaise des Indes orientales pouvait dès maintenant légitimement règner sur cette province. En revanche, la Compagnie s'engageait à verser une minime indemnité chaque année dans les coffres impériaux à Delhi.

Le Bengal avait des dizaines de millions d'habitants, qui étaient d'ailleurs réputés trés belliqueux. La pacification était naturellement le premier souci des nouveaux maîtres. Intel-

lectuellement, le Bengal était très avancé. D'après les chiffres officiels, la province possédait alors 80,000 écoles. Si elles étaient restées sans nouveaux établissements, il y aurait une école pour chaque agglomération de 400 habitants ! De plus, ces écoles étaient pour la plupart dotées de legs de terrains, et étaient ainsi indépendantes de toute aide gouvernementale. Contrôler les tendances d'éducation, cela constituait un autre problème pour les Anglais. Quant à l'industrie, les tissus fabriqués dans le Bengal, et surtout dans la ville de Dacca, étaient très recherchés dans tout l'Europe, et les droits de douanes les plus lourds, pour protéger les produits britanniques, ne pouvaient les chasser même de l'Angleterre. De plus, la religion des conquérants, le Christianisme, était inconnue dans le pays, et les politiciens anglais de 18e siècle étaient beaucoup plus fanatiques en matière de prosélytisme chrétiens qu'aujourd'hui. Et enfin, le commerce était encore dans la main des indigènes : il fallait donc s'emparer de cette grande source de richesses.

Politique anglaise.

La politique militaire des nouveaux maître du Bengal a si bien réussi qu'à l'heure actuelle les Bengalais ne sont pas considérés comme des guerriers. En matière d'enseignement, les occupants confisquèrent toutes les dotation des écoles, ce qui signifiait, d'après les chiffres officiels, un quart de la superficie totale de la province. Dépourvues de moyens de subsistances, les écoles indigènes musulmanes disparurent comme elles n'avaient jamais existé. De plus, le gouvernement anglais protégea l'écriture de la minorité hindous, l'écriture dévanagrie, que les Musulmans ignoraient complètement et qu'ils méprisaient. Le persan, la langue de leur culture, fut supprimé, et le bengali ne possédait aucune littérature sur l'Islam. Au lieu de Dacca, leur ancien centre de culture, Calcutta fut choisi comme la capitale de l'empire britannique dans l'Inde. Dans les quelques écoles que les nouveaux maîtres consentirent à établir, le pourcentage des

professeurs musulmans était délibérément négligeable, bien que la majorité des habitants professât la religion islamique. Le gouvernement anglais favorisa les écoles missionaires des Chrétiens, et même dans les écoles séculières, il y avait toujours des prêtres dans l'administration. Les polémiques, écrites aussi bien qu'orales, entre les missionaires chrétiens et les protagonistes musulmans devinrent quotidiennes. Bien que formellement engagé à retenir le persan comme langue d'administration et des tribunaux dans le Bengal, l'anglais le remplaça bien vite partout, même dans les écoles. Chose plus grave, le nouveau gouvernement n'avait plus besoin dans aucune administration publique de ceux qui étudiaient les sciences islamiques.

Quant à l'industrie, il est bien connu que les Anglais coupaient les pouces des artisans, par centaines, pour les empêcher de pratiquer leurs professions, surtout dans l'industrie du tissu. Le cas d'Amir Khan, un commerçant milliardaire, montre que les Anglais pouvaient, même jusqu'en 1871, arrêter les gens sans autorisation des tribunaux compétants et confisquer la propriété de ceux des indigènes qui étaient concurrents des commerçants anglais. L'Inde musulmane était toujours réputée pour ses grandes bibliothèques, qui furent très nombreuses ; leur destruction affecta gravement la vie intellectuelle du pays. Pour finir cette description, les ressources du Bengal furent employées par les nouveaux maîtres pour de nouvelles expansions ; et pendant tout un siècle, le continent en deçà des Himalayas fut le théatre des guerres continuelles entre les différents prétendants, indigènes ou étrangers, pour succéder à l'empire des Mogols en agonie.

Les répercussions.

Les remèdes proposés par les Anglais provoquèrent, comme c'est souvent le cas, de nouvelles maladies :

L'expansionisme sans bornes ni scrupules amena des soulèvements militaires, maintes fois dirigés par les religieux musulmans. Le grand plan de Chah Isma'îl et Saiyid Ahmad

Chahîd, qui reçurent la mort à Bâlâkôt en 1831, bien qu'établi à l'origine contre les Sikhs, qui s'étaient emparés du Panjab, devait par la suite diriger la lutte contre les Anglais. Ce plan avait fondé un Etat avec tous ses organismes, et il a causé aux Anglais bien de soucis. La conflagration de l'an 1857, que les Anglais se flattent en la nommant une mutinerie, n'était qu'un dernier et suprême effort des indigènes pour se débarasser des fonctionnaires anglais, imposés à la tête de l'administration impériale des Mogols. Si la Turquie n'avait pas permis la traversée de son territoire neutre en Egypte par les renforts venant de l'Angleterre et voulant réembarquer à Suez au lieu de contourner tout le continent de l'Afrique pour se rendre dans l'Inde, l'amitié même du Haiderabad et du Népal n'aurait pu sauver la situation. Le résultat était fâcheux pour le pays, mais naturel : Parmi ceux qui avaient été pendus par les tribunaux militaires des Anglais, on comptait des centaines de religieux musulmans, sans parler des autres. Dans les carrefours de Delhi et ailleurs, on a vu brûler des containes de milliers de manuscrits arabes et persans. Et on a constaté la destruction de la vie économique des Musulmans. Par une curieuse coïncidence, quelques îlots islamiques échappèrent à ce bouleversement politique, notamment le Haiderabad, ayant une superficie presque aussi vaste que celle de l'Italie. Comme Etat indépendant, il a joué dans la défense de la culture islamique, lors de la domination anglaise un rôle important que nous allons décrire. Les Etats du Bhôpâl, du Râmpour, du Tonk, du Junâgadh et d'autres, régis par les souverains musulmans, ont contribué au même but dans la mesure de leur capacité. Il est à noter que l'annexion de l'empire mogol à la couronne britannique ne signifait pas l'occupation de l'Inde tout entière : par contre, presque la moitié de ce sous-continent restait encore sous la domination des princes indigènes. Les Anglais comprirent la leçon, et desormais ils se contentèrent d'exercer dans cette Inde indigène une influence indirecte ; et au lieu de l'annexer à leur empire, ils maintinirent les princes dans

leurs possessions plus ou moins grandes, et ce furent les Résidents britanniques qui y surveillaient les intérôts de l'Angleterre.

En 1835, Lord Macaulay avait donné une orientation definitive à la politique anglaise concernant l'enseignement public dans l'Inde britannique : En recommendant de faire l'anglais comme la langue d'enseignement dans les école d'Eat indien, il voulait créer une intelligentsia qui serait indienne dans son corps, mais anglaise dans son âme et dans ses traditions ; Comme le Qur'ân et le Hadîth ne sauraient admettre la domination de la communauté musulmane par les non-Musulmans, l'enseignement des sciences religieuses devait être rigoureusement exclu des programmes scolaires. Quel fut le résultat ? En 1947, lorsque les Anglais ont quitté le continent sous les Himalayas, le nombre de ceux qui pouvaient parler l'Anglais ne dépassait pas même deux pour cent des habitants, et ces deux pour cent étaient peut-être les pires ennemis de l'impêrialisme britannique ! Ce n'est pas tout. Ces intellectuels n'ayant jamais appris ni vécu une discipline religieuse, avaient volontairement deux différents codes de conduites : l'un pour la prédication et l'autre pour la pratique. Les conséquences des faits de ce genre ne se limitent pas à une seule génération ; mais nos descendants auraont à récolter les résultats de ce qu'on a semé dans les générations antérieures.

Les archives de Pondichéry canservent un document, No. 29, Edit du Roy donné à Versailles au mois de Mars 1724, dont l'article 2 lit : " Tous les esclaves seront instruits dans la religion catholique apostolique et Romaine, et Baptisés ; ordonnons aux habitants qui accepteront des nègres de les faire instruire et Baptiser dans le temps convenable à peine d'amende arbitràire. Enjoignons aux Directeurs généraux de la Compagnie de Indes et à tous ses officiers d'y tenir exactement la main". Le document est signé, entre autres, par Dupleix. La politique religieuse des Portugais, dans leur possession de Goa, a été encore plus poussée. Quant aux Anglais, citons quelques passages de Sir Syed Ahmad Khan : Dans son ouvrage classique sur les cause de la soi-disant

Mutinerie de 1857, le fondateur de l'Université de Aligarh s'exprime ainsi :

"En 1837, lors d'une grande famine, dans les provinces septentrionales et occidentales, les orphelins musulmans, qui recurent la protection du gouvernement furent baptisés par force ....Le gouvernement britannique dans l'Inde ne paie pas les dépenses des bâtiments religieux des habitants, mais il paie généreusement à l'administration écclésiastique, et protége les missionaires chrétiens en maintes facons.......Les ouvrages polémiques, réfutant l'Islam sont gratuitement distribués. D'après les bonnes traditions du pays, les Hindous et les Musulmans prèchent leur religions dans leurs propres maisons, et tous ceux qui s'y intéressent, s'y rendent pour les entendre ; mais les missionnaires chrétiens se rendent dans nos assemblées sociales et y provoqurent des contestations........Seuls les élèves des écoles des missionnaires trouvent des emplois dans l'administration........Et pour mettre le comble, ce fut en 1855, que le Rev. Edmund utilisa le papier officiel du gouverneur-général à Calcutta pour adresser une lettre identique à l'intention des fonctionnaires et autres habitants du pays en général ; cette lettre était ainsi conçue : "Maintenant que tout le pays est soumis à un seul gouvernement, que la télégraphie et les chemins de fer ont aboli les distances, il faut que les habitants acceptent aussi une seule religion, la religion chrétienne !"

Dans les dernières années de l'empire, mogol l'activité des missionnaires européens avait pris d'énormes proportions. L'un d'eux était parti pour acheter tous les exemplaires du Qur'ân, afin de les détruire. Après avoir dépensé beaucoup de temps, et beaucoup plus d'argent, il s'aperçu que dans chaque village il y a des Hâfizs chez les Musulmans, qui connaissent par coeur le texte intégral de ce gros livre sacré, et qu'ils peuvent restaurer le texte intégral sans la moindre difficulté. Le père Pfander, un érudit missionnaire, probablement d'origine suisse, s'était rendu dans le pays ~~pays~~ avec beaucoup d'espoir, et étant un grand arabisant, pouvait

s'engager dans les polémiques, même avec les savants Musulmans. Ses rencontres, sous les auspices du gouvernement britannique, en 1853 avec Maulânâ Rahmatullah ont eu des résultats amusants : Après trois jours de dialogue à Akbarabad sur l'authenticité du textes actuel des Evangiles, le père Pfander ne parut plus à l'assemblée le quatrième jour : il avait en effet quitté l'Inde, pour exercer son zèle ailleurs. Par hasard, le même savant musulman, Rahmatullah, se rendit quelque temps après, à la suite des persécutions anglaises, à Istanbul, où le père Pfander avait organisé une polémique publique avec les savants musulmans. A la nouvelle de l'arrivée de Rahmatullah, son ancien adversaire, il quitta tout de suite la Turquie. Le compte-rendu de la polémique historique entre Pfander et Rahmatullah dans l'Inde, très savante d'ailleurs, a été rédigé ; et le gouvernement turc en a publié les traductions française, anglaise et autres. Je ne sais pas quelle a été la réaction ici lors de l'édition française en 1880, en deux volumes, mais à la parution de l'édition anglaise en 1891, le grand journal le *Times* de Londres avait écrit dans sa revue, que si les gens continuaient à lire cet ouvrage, le progrès du christianisme serait arrêté dans le monde. Il y a peu de temps, le Teachers College de l'Université Columbia de New York a publié un savant ouvrage de Harry G. Dorman, qui s'appelle "Towards Understanding Islam" (New York, 1948). C'est l'histoire de la polémique et de l'apologétique des Chrétiens et des Musulmans. Après avoir analysé très longuement le contenu de l'ouvrage de Rahmatullah, l'auteur américain croit qu'il n'a jamais été remplacé, et qu'il donne encore du souci aux missionaires chrétiens dans les pays musulmans. Quoi qu'il en soit, la politique anglaise du prosélytisme n'a pas même réussi, dans l'espace de trois cents ans à convertir trois cents Musulmans au Christianisme ; et d'autre part, le nombre des Anglais qui se sont islamisés en Angleterre est actuellement de plusieurs milliers.

Travail de reconstruction musulman.

La confiscation des anciennes dotations aux écoles

islamiques par le gouvernement britannique n'eut qu'un effet momentané : Bientôt de nouveaux établissements purent rivaliser avec les anciennes institutions. Treize ans à peine après la sanglante abolition de l'empire mogol en 1857, de pieux érudits parmi les Musulmans, échappés aux persécutions anglaises, établirent des séminaires religieux à Deoband, à Sahâranpour, à Murâdâbâd, etc. qui s'ajoutèrent au plus ancien institut de Frangimahal à Lucknow. D'autres s'élevèrent ensuite dans tous les coins du pays. Celui de Deoband devint bientôt un centre puissant de culture islamique, grâce aux sacrifices des générations de ses dirigeants. Pendant les derniers 80 ans, l'institut de Deoband a produit des centaines de milliers d'érudits en sciences islamiques, qui se trouvent même en dehors du continent sous les Himalayas, comme en Afghânistân et ailleurs. On commença par seize étudiants, qui reçurent le logement et les repas gratuits ainsi que l'enseignement, et vers la fin de la première années scolaire, le nombre avait atteint 78. Cinquante huit d'entre eux étaient venu du dehors, et parmi ces 58, 52 purent recevoir le logement et les repas gratuits par la générosité des habitants de la ville. Beaucoup des étudiants indiens, qui étaient allés à la Mecque pour y continuer leurs études supérieures, rentraient chez eux au bruits de l'ouverture de Deoband. Plus tard, on compta à cet institut plusieurs milliers d'élèves chaque année, et grâce aux dotations, toujours croissantes, tous les élèves devaient en principe recevoir non seulement l'enseignement, les livres des programmes, mais aussi le logement et les repas gratuitement. Parmi les conditions de la constitution de ce séminaire, une véritable université des sciences religieuses, il y en avait une qui interdisait d'accepter aucune aide du gouvernement anglais. Les professeurs donnaient l'exemple d'une vie simple et de sacrifice, et cela ne manqua pas d'inculquer aux étudiants le même esprit de dévouement et de vie modeste. Des centaines de milliers de mosquées dans la pays avaient pour la plupart comme Imams et autres desservants les anciens élèves de Deoband. L'historien de l'Islam dans l'Inde

britannique ne saurait ignorer les services incroyables de ce Dâr'ul-Hadîth de Deoband. Les traditions de Deoband ont toujours insisté sur la pratique de la religion, l'observance des offices quotidiens, des jeûnes du Ramâdân, la conservation de la barbe etc., et en effet, les élèves de Deoband se sont toujours et partout distingués par leur minutieuse, et quelquefois même méticuleuse observance des rites.

Un autre moyen à signaler : La langue persane, qui était la langue, non seulement officelle, mais aussi culturelle, aussi bien chez les Hindous que chez les Musulmans, commença à perdre sa position avec l'affaiblissement du pouvoir central des Mogols. D'ailleurs, elle n'était pas une langue indigène et n'avait pas de racines fixes dans le sol. Avec l'unification du continent sous le même sceptre, lors des grands Mogols, il était inévitable qu'une seule langue fût la langue commune du pays. Une langue qui a changé son appellation une dizaine de fois, qu'on appelle même aujourd'hui non seulement urdu mais aussi hindi et hindustani, attira très tôt l'attention des savants musulmans ; ils ont commencé à rédiger en cette langue des ouvrages religieux à l'intention des masses. Les soufis et les ulemas avaient aperçu le danger bien avant les politiciens. Nous possédons par exemple, les traductions du Qur'ân en urdu dès le début du 18e siècle, mais je parlerai particulièrement de la famille des Muhaddith de Delhi. Chah Waliullah Muhadith, qui est mort vers le milieu du 18e siècle, avait donné une nouvelle orientation à la pensée économique, politique et sociale des Musulmans. C'est lui aussi qui a le plus répandu les études de Hadîth dans l'Inde. Parmi ses enfants, Chah 'Abdul-Qâdir Muhaddith, Chah 'Abdal-'Aziz Muhaddith, et Chah Rafî'uddîn Muhaddith, tous ont une grande renommée d'érudits, et chacun d'eux a traduit le Qur'ân en urdu, parmi d'autres ouvrages religieux et culturels. J'ai préparé une bibliographie des traductions du Qur'ân dans les différentes langues du mondes, et je m'étonne moi-même de voir 87 traductions du Qur'ân en urdu seulement, et ce n'est pas encore fini. La famille

de ces Muhaddith a continué de produire des générations d'érudits, et elle compte parmi ses élèves non seulement des Indiens mais aussi des Turkistaniens, des Egyptiens, des Afghans et autres en grand nombre.

Le Sud de l'Inde n'était pas moins actif. En effet, avec les principauté musulmanes d'Arcot, de Mysore et surtout de Haiderabad, le Sud était peut-être mieux placé que le Nord anglais pour protéger une activité culturelle des Musulmans. On a négligé jusqu'ici l'oeuvre culturelle de Tippu Sultan, roi de Mysore, Il s'était mis en rapports amicaux avec Napoléon I. Le tombeau d'un de ses ambassadeurs se trouve encore aujourd'hui à Istanbul. Le livre persan *Fath'ul-mujâhidin* vient d'être édité à Karachi par le Dr. Mahmoud Husain Khan, qui est actuellement un ministre dans le gouvernement du Pâkistan. Dans cet ouvrage, l'auteur sur l'ordre de Tippu Sultan avait décrit l'entraînement des armées. Dans l'introduction il dit notamment que la supériorité des forces enropéennes dans l'Inde d'alors consistait dans la meilleur organisation de leurs troupes. Puis il parle de la réorganisation militaire du Mysore, ce qui signifie que la nouvelle organisation avait profité de la science militaire des Français. Je possède une circulaire manuscrite, que j'ai publiée il y a quelque temps, où le même Tippu Sultan a ordonné des réformes dans les cérémonies nuptiales chez les Musulmans, allant jusqu'à prescrire les poèmes à chanter lors des noces.

On ne saurait jamais trop insister sur les service d'un autre personnage du Sud, à savoir Muhammad Bâqir Agâh (mort 1806 à Madrâs), qui n'a pas laissé moins de 303 ouvrages, en urdu, en persan, en arabe et même en telegu mais écrit en caractères arabes, et tout cela en prose comme en poésie. Il a surtout vulgarisé les sciences islamiques, et les biographies du prophète, d'Abdal-Qâdir al-Jîlânî et autres. La famille de Bâqir Agah représente comme la contre-partie des Muhaddith de Delhi dans le Sud. Elle a aussi laissé des générations successives de savants. Dans le passé, Ibn-

Battoutah a parlé des membres de cette famille. Elle avait fourni d'érudits fonctionnaires en matières judiciaires et religieuses aux rois'Ādil-Châhides, à l'empereur Awrangzīb, aux souverains d'Arcot et de Haiderabad, et on en compte même encore aujourd'hui. Cette famille a même fourni des générations de premiers-ministres. Un contemporain de Bâqir Agâh, le premier-ministre Muhammad Ghawth Charâf'ul-Mulk nous a laissé 31 ouvrages, dont l'un sur l'orthographe du Qur'ân a été édité en 4 gros volumes. Son fils, le premier-ministre 'Abd'l-Wahhâb Madâr'ul Umara a laissé 14 ouvrages, dont un sur la géographie, qui reflète nettement l'influence desnotions 'géo-graphiques européenne d'alors ; et un autre ouvrage illustré sur son voyage du pèlerinage en Arabie. Le frère de Madâr'ul-Umara', à savoir Sibghatullah Badr'ud-Dawlah était ministre de la justice ; il a laissé 66 ouvrages. Il rivalise avec Bâqir Agâh comme vulgarisateur des scienes islamiques. Sa biographie du Prophète en urdu a été imprimé au moins une vingtaine de fois, de même son manuel de droit musulman selon le rite chafi'ite. Son ouvrage en urdu sur le pèlerinage (*Tòchah Falâh*) est peut-être le plus considérable sur sur ce sujet, puis qu'il comporte plusieurs milliers de pages in-folio. Voici encore un ouvrage du même auteur à remarquer : Les écoles de jeunes filles par exemple à Médine, n'apprennent même, encore aujourd'hui qu'à lire seulement sans écrire. Notre auteur Badr'ud-Dawlah a rédigé un ouvrage, il y une cetaine d'années, où il insiste et prouve que d'après les Hadîths et les traditions islamiques, il est parfaitement licite d'appréndre l'art de l'écriture aux jeunes filles. Non seulement la géographie mais aussi l'astronomie ont intéressé beaucoup cette famille. Car apprendre la direction de la Ka'bah, les heures des offices quotidiens et celles des jeûnes, exige une connaissance des éléments de la géographie physique et de l'astronomie. On peut voir chez cette famille encore aujourd'hui les globes et les autres instruments astronomiques du 18e siècles, que les membres de cette famille avaient importés de l'Europe.

Badr'ud-Dawlah avait conçue projet ambitieux d'un grand commentaire du Qur'ân en urdu. Il est mort avant de l'achever. Le quart du Qur'ân qu'il a commenté, a été édité en plusieurs milliers de pages (Faiz'ul-Karîm). Et enfin signalons son célèbre manîfeste de la réforme des cérémonies sociales, où un grand nombre d'autres notables avaient aussi fixé leurs signatures. Je me souviens moi-même comment, dans mon jeune âge, j'ai vu des noces dont les cérémonies se déroulaient pendant tout un mois. Les purifier des supercheries des coutumes hindoues, les rendre conformes aux données islamiques, et y effectuer des économies substantielles, tel était le but de ce manifeste. Cette famille jouissait d'une grande réputation d'érudition et était également riche, ayant fourni des générations de premiers-ministres et autres hauts fonction-naires aux princes d'Arcot. La collaboration surtout de Mme Aminah Badr'ud-Dawlah a beaucoup contributé à faire réussir cette réforme.

On compte chez cette famille aussi un grand commerçant, qui possédait à cette époque un navire, et il s'était rendu même à Paris pendant toute une semaine. Il fut très impressionné par ses immenses bâtiments, l'enceinte de la ville et ses nombreuses portes, mais dans le récit de son voyage, ce pieux Musulman se montre aussi dégoûté par le défaut de bêtes égorgées à la façon rituelle islamique, par l'inexistence des mosquées, et par l'excès d'alcoolisme.

On traite souvent avec mépris les confréries de soufis. Mais dans le continent sous les Himalayas, elles ont beaucoup aidé à conserver l'Islam lors des grandes crises. Même de nos jours, il n'est pas rare de trouver des chefs spirituels qui possèdent cent mille disciples. Les ordres de soufis les plus répandus dans le pays sont Qâdriyah (remontant à 'And'al-Qâdir al-Jîlânîde Bagdâd), Tchichtiyah (remontant à Mu'înuddîn Tchichti dont le tombeau est célèbre à Ajmer), et Naqchbandiyah (remontant à Bhahâuddin Naqchband de Samarqand en Asie centrale (Il a existé des couvents (khânqâh) depuis des temps très reculés, mais c'est

Chaikh Ahmad Mujaddid, dont nous avons parlé longuement à propos de l'empereur Akbar, qui leur donna un grand essor. Les disciples passent leurs journées comme des gens ordinaires pour gagner leur vie, mais ils habitent avec leur guide spirituel dans le couvent, et subissent son influence. Mais tous les disciples ne vivent pas toujours avec le chef : ils restent chez eux dans les différents coins du pays, apprenant de leur maître les pratiques spirituelles, et restent avec lui en un contact plus ou moins constant. Il y a eu certes des chefs indignes, mais il y a eu aussi beaucoup de gens vraiment honnêtes qui ont fait beaucoup de bien à la communauté. Les couvents ainsi que les mosquées ont toujours fourni aux Musulmans de l'Inde des moyens d'enseignement religieux, rituel ainsi que spirituel. Même dans les tou petits villages, l'Imam de la mosquée, dans ses heures de loisir, s'occupe comme professeur d'école, donnant des leçons aux garçons aussi bien qu'aux filles. Les adultes peut-être n'assistent pas régulièrement même aux offices hebdomadaires du vendredi, mais ils envoient très souvent leurs enfants chez l'Imam de la mosquée du village. Je l'ai constaté même dans les miniscules communautés musulmanes à Pondiehéry et à Karikâk, dans les Etablissements français de l'Inde du Sud. C'est l'Imam de la mosquée toujours qui enseigne à la population quel acte est licite et lequel illicite, d'après la loi islamique.

On ne saurait jamais trop insister sur le pèlerinage à la Mecque, où chaque Musulman doit se rendre, au moins une fois dans sa vie, quelle que soit la partie du monde où il habite. Sans doute la plupart des Musulmans de l'Inde, qui s'y rendent, n'en tirent pas beaucoup de profit car ils ignorent la langue arabe, et, de plus, n'y résident pas assez longtemps, après ou avant la saison du pèlerinage proprement dit, pour établir des contacts avec les Musulmans de l'Arabie ou avec ceux venant des autres pays. Pourtant, il n'y manque pas d'intellectuels et des savants, et c'est ainsi que les sciences islamiques se sont répandues dans l'Inde ancienne.

Il est une chose assez curieuse dans l'histoire de la période dont nous occupons actuellement : C'est que les érudits dans les sciences religieuses, ainsi que les soufis parmi les Musulmans du continent en deça les Himalayas, ont toujours pris une part très active à la vie politique du pays. Nous avons déjà parlé de Chah Ismâ'îl et de Sayid Ahmad Chahîd avant les émeutes de 1857. Il y en eut d'autres pendant l'établissement formel de l'empire britannique remplaçant la Compagnie des Indes, et aussi ultérieurement. Les cas jugés par les tribunaux d'Anbâla en 1864, de Mâlda et ne Râjmahal en 1870, et surtout de Patna en 1871 pour les activités "subversives", ont atteint pour la plupart les ulemas. Ce n'était pas fini. Le grand savant Mahmod'ul-Hasan mieux connu par son sobriquet Chaikh'ul-Hind, avait fondé en 1897 une société secrète Thmarat-ut-Tarbiyah (*Fruit d'entrainement*). Comme grand maître du séminaire 'de Deoband, il avait peu à peu acquis une grande influence, surtout dans les tribus afghanes de la frontières nord-ouest, et, avant la première guerre mondiale, il s'était sauvé du pays pour prendre contact avec les Turcs. Pendant de longues années il a été détenu par les Anglais dans l'île de Malte, comme le prisonnier le plus dangereux. Il suffit de dire, pour souligner son importance, que Maulâna Muhammad Alî, le Dr. Ansârî, et même Maulana Abul-Kalâm Azâd, l'actuel ministre indien de l'enseignement public, le reconnaissent comme leur maître en politique. Il s'agit là de laïcs. Mais son influence intellectuelle a produits aussi de savants politico-religieux comme Chabbîr Ahmad, Husain Ahmad, 'Ubadallah Sindhi, et plus particuliétement Anwar Chah de Cachmir, qui a orienté la pensé religieuse du grand poète Iqbâl.

Aligarh.

Toute différente est la nature de l'oeuvre du fondateur de l'université de 'Aligarh, Sir Syed Ahmad Khan. Si les ulemas et les soufis représentent en quelque sorte les "zélotes", Syed Ahmad Khan personifie le mouvement hérodien, c'est à dire, celui qui voulait combattre les étrangers en les imitant dans une large

mesure. Si les ulemas avaient défendu l'enseignement de même la langue anglaise, Syed Ahmad Khan, au contraire, insistait pour que les jeunes Musulmans apprissent non seulement les sciences, mais même les moeurs anglaises. Fondé en 1875, comme une école secondaire sur le modéle des écoles publique d'Angleterre, l'institut de 'Aligarh s'est élevé en deux ans au rang d'un collège donnant l'enseignement jusqu'au baccalauréat et au grade supérieur, dans les arts comme dans les sciences. Et le grand centre a été reconstitué en 1920 comme université separée.

'Aligarh a fourni à l'Etat les fonctionnaires musulmans, civils aussi bien que militaires, et les préjugés des conquérants anglais contre la communauté de l'ancien régime, communauté qui était évidemment à la tête de toutes les sanglantes batailles de 1857, ont graduellement disparu grâce aux efforts inlassables de Syed Ahmad Khan. Les milliers d'étudiants qui sortirent du 'Àligarh chaque année, représentaient toutes les provinces del'Inde britannique et même les Etats indigènes tels que Haiderabad, Bhôpâl, etc. Ce n'est pas tout. Syed Ahmad Khan a subi l'influence des rationalistes anglais de son époque, et, en appliquant les notions rationalistes à l'Islam, il a cherché en pionnier, à donner une nouvelle orientation à la pensée religieuse de l'Islam. On le voit dans ses fameux essais sur la vie du Prophête, eu encore plus clairement dans les parties d'un nouveau commentaire du Qur'ân qu'il a pu achever avant sa mort, et qui ont été éditées. D'autre part, il commence à enricher la langue urdue avec les nouvelles sciences européennes, et dans ce but il fonda une « Société Scientifique » à 'Aligarh, ainsi qu'une revue renommée. Plus tard, on y ajouta une conférence d'enseignement des Musulmans, qui tenait ses séances chaque année dans les différentes régions du pays, et qui a existé jusqu'à nos jours. Il est remarquable que le 'Aligarh, qui est resté jusqu'à ces derniers temps, sous le contrôle des administrateurs et professeurs anglais, même pour un sujet aussi national que la langue arabe, est devenu de très bonne heure le centre de la politique nationaliste, dirigée contre la domi-

nation britannique. Poussé par des rivalités communalistes (religieuses), quelques chefs musulmans ont parfois collaboré avec les Anglais dans leurs mesures contre les Hindous mais ils n'en étaient pas moins opposés à la domination étrangére.

Bref, Lord Macaulay avait tort : Il avait pensé qu'en imposant l'anglais comme langue d'enseignement, et en répandant les sciences européennes ainsi que la littérature anglaise, tout en séparant les élèves de leur propre culture et de leur littérature religieuse, on transformerait en Anglais les élèves musulmans de l'Inde. Il n'y avait aucune différence entre les anciens élèves de ʿAligarh et les anciens élèves de Deoband de notre époque quant au but politique : se libérer des occupants étrangers.

Etats indigénes.

Un autre aspect et j'ai fini. Je me suis déjà référé au rôle des Etats indigènes musulmans du continent en deça des Himalayas ? Le Haiderabad en était le plus grand, avec une superficie égale à l'Italie et avec une population de plus de 17 millions. Depuis l'arrivée de 'Alauddîn Khiljî dans le Sud de l'Inde, il y a plus de six cents ans, la région a connu un gouvernement musulman ininterrompu. La dynastie des Asafjâhides règne depuis le début du 18e siècle. Les rapports du Haiderabad avec la France de cette époque étaient intimes et fructuex jusqu'aux guerres entre la France et l'Angleterre se développant non seulement en Europe, mais aussi en ce pays lointain ; et non seulement l'influence militaire et politique, mais aussi intellectuelle de la France fut remplacée dans le Haiderabad par celle d'Angleterre. On voit pourtant l'influence française dans l'ancienne littérature urdue à Haiderabad. La fameuse collection *Sittah Chamsiyah*, contenant six ouvrages sur les sciences physiques, publiée par le noble Chamsul-Umara' en 1838, montre l'influence française. Ce noble Chamsul-Umara' connaissait le français, et avait des collaborateurs connaissant l'anglais, le français, le persan, l'arabe ainsi que l'urdu. C'est en 1856, que le gouvernement de Haiderabad fonda la grande institution Dâr'ul-'uloum, qui prit plus tard le

nom de l'Osmania Université, institution où on enseigna toutes les sciences modernes et islamiques en langue urdue, sans oublier la langue anglaise. Les quatre ou cinq sections de cet institut se développaient en facultés de l'universite, dont au moment de l'invasion et de l'occupation du Haiderabad par le Bhârat en 1948, on comptait les suivantes : Théologie musulmane, lettres, sciences, médicine, arts de l'ingénieur, agriculture, science vétérinaire, droit, commerce et pédagogie. L'enseignement était donné dans toutes ces facultés par les indigènes en urdu, jusqu'aux diplômes de doctorat. Pour les étudiants musulmans, les cours de theologie islamique étaient obligatoires jusqu'au diplôme du baccalauréat, c'est à dire: non seulement dans les écoles mais aussi à l'université. La Dâ'iratul-Ma'ârif (bureau des éditions arabes), attachée à l'université, pendent les soixante dernières années, n'a publié moins de cinq cents ouvrages classiques en arabes. Le Bureau des Traductions de l'Université a enrichi l'urdu en toutes les sciences par des centaines de publications. Il y avait d'autres instituts presque centenaires dans le pays, comme la grande Madrasah Nizamiyah, sur le modèle d'Azhar du Caire, son bureau des publications (Ichâ'atul-'uloum) ainsi que les institutions plus modernes, telles que la fameuse revue trimestrielle "Islamic Culture" en anglais, les éditions des ouvrages classiques de la jurisprudence musulmane (Ihya'ul-Ma'ârif an-nu'mânIyah) sont bien connues à l'étranger. C'est aussi à Haiderabad que les banques de prêt sans intérêt, tel que l'exige l'Islam, fonctionnaient depuis une soixantaine d'années. On ne peut pas négliger l'importance de l'Association des Ulemas à Haiderabad, et de "Haiderabad-Academy, dont les publications scientifiques en urdu, aussi bien qu'en anglais sont bien accueillies du monde savant. Enfin, c'est aussi à Haiderabad, que des ingénieurs indigènes musulmans ont construit des grands barrages, parmi les plus grands du monde; que ses industriels dirigeaient les fabriques de l'acier, du ciment, du paier, du sacre, de l'alcool obtenu des mélasses de canne à sucre pour remplacer l'essence, de

la soie artificielle etc. a grande échelle ; et lors de l'invasion, ses usines, toujours dirigées par les indigènes, avaient commencé à produire des canons contre les avions.

Un tel état de choses ne pouvait rester sans influencer la vie musulmane chez les voisins du Haiderabad, dans le continent en decà des Himalayas.

Conclusion.

C'était là la période la plus difficile de cette lutte, car la domination millénaire des Musulmans dans l'Inde vint, apprès de longues et sanglantes guerres avec les Anglais, à être remplacée par celle des Chrétiens ; d'où l'esprit de défaitisme et le complexe d'infériorité au sein des masses musulmanes de cette époque. D'autre part, les nouveaux maîtres avaient non seulement l'enthusisme d'un jeune peuple conquérant, mais ils nourissaient aussi un soupçon, tout naturel d'ailleurs, à l'égard de leurs prédécesseurs immédiats au pouvoir, la communauté musulmane.

Après un demi siècle, c'est au début du XXe siècle que commence la deuxième phase de la lutte des Musulmans de cette règion pour défendre leur culture ; et une cinquantaine d'années plus tard, en 1947, ils parviennent à établir l'Etat du Pâkistân. Dans cette dernière période les instituts des Musulmans se multiplient, le nombre des combattants augmente, et même la politique des Britanniques s'adoucit dans la mesure où ils désiraient de se servir des Musulmans et des Brahmanistes, en les dressant les uns contre les autres. Mais pour décrire cela il faudrait une autre monographie.